

19/03/2025

LA PROMESSE DE LA RÉVOLUTION

ARTISTS ON THE FRONTLINE
info@artistsonthefrontline.com
www.artistsonthefrontline.com

NOTES ON THE REVOLUTION'S PROMISE

Written by Zoe Lafferty from the words of Ahmed Tobasi, Ali Abu Yaseen, Arna Mer Khamis, Dareen Tatour, Juliano Mer Khamis, Loai Tafesh, Mariam Abukhaled, Mohammad Al Azza, Mohammed Bakri, Mohammed Saba'aneh, Rania Elias, Suhail Khoury, Yousef Swaitat, Zakaria Zubeidi

Research by Alia AlRosan, Mustafa Sheta, Zoe Lafferty

To be projected or read out...

The script is comprised of testimonies from Palestinian artists, as well as material available online.

The interviews have been edited and juxtaposed together.

People were interviewed separately, without knowing who else was being interviewed. Each interviewee's perspective, thoughts and ideas are solely their own.

Further notes for performers. They do not need to be shared with the audience...

Clarification including names, dates and places are in () and should be spoken as part of the dialogue.

Stage directions are in ***bold italics***.

TEXT IN BOLD CAPITALS (e.g. titles of scenes, people's names, locations, dates etc.) should be projected, as should the conclusion.

Money is in dollars for simplification.

Often 48 or Historical Palestine is used by Palestinians to describe Israel.

‘The Story of The Freedom Theatre’ is told in four parts. People are telling the same story but from their own perspectives.

‘Prisons Within Prisons’ comprises four separate stories, told simultaneously.

All other scenes and stories stand alone.

COPYRIGHT: Artists On The Frontline own the copyright to the script and monologues of The Revolution’s Promise. The texts are available for public readings and performances for all who abide by our values and have received written confirmation (please email info@artistsonthefrontlien.com). We ask that tickets to any events and readings are free for audiences or if chargeable, the money goes towards the Artist Resilience Fund. If this is not possible, please get in touch with us, and we are happy to talk through what might work.

VOICES

**JULIANO MER KHAMIS
CO-FONDATEUR ET DIRECTEUR ARTISTIQUE
THE FREEDOM THEATRE**

**ARNA MER KHAMIS
ACTIVISTE ET ENSEIGNANTE
MÈRE DE JULIANO MER KHAMIS**

**AHMED TOBASI
COMÉDIEN & METTEUR EN SCÈNE
JENIN REFUGEE CAMP**

**YOUSEF SWAITAT
JEUNE ACTEUR
THE STONE THEATRE**

**MOHAMMED BAKRI
ACTEUR ET METTEUR EN SCÈNE
METTEUR EN SCÈNE DE « JENIN JENIN »**

ZAKARIA ZUBEIDI
COMBATTANT DE LA RÉSISTANCE ARMÉE COFONDATEUR
THE FREEDOM THEATRE

RANIA ELIAS
DIRECTRICE
THE YABOUS CULTURAL CENTRE

MOHAMMAD AL AZZA
ARTISTE ET PHOTOGRAPHE
LAJEE CULTURAL CENTRE

MARIAM ABU KHALED
ÉTUDIANTE EN ART DRAMATIQUE
THE FREEDOM THEATRE

SUHAIL KHOURY
MUSICIEN & COMPOSITEUR
GENERAL DIRECTOR OF
NATIONAL CONSERVATORY OF MUSIC

DAREEN TATOUR
POETE, AUTRICE & PHOTOGRAPHE

LOAI TAFESH
DANSEUR & CHOREGRAPHE
FOUNDER NAQSH POPULAR ART TROUPE

MOHAMMED SABA'ANEH
DESSINATEUR HUMORISTIQUE

ALI ABU YASEEN
ACTEUR, ÉCRIVAIN, METTEUR EN SCÈNE
CO-FOUNDER AL-MISHAL CULTURAL CENTRE

**L'HISTOIRE DU FREEDOM THÉÂTRE
CAMP DE REFUGIES DE JENIN
1929 - 1995**

Juliano entre en scène...

**JULIANO MER KHAMIS
CO-FONDATEUR ET DIRECTEUR ARTISTIQUE
THE FREEDOM THEATRE**

JULIANO : Je m'appelle Juliano Mer Khamis
Je suis acteur, j'ai beaucoup de succès. Succès oui , bon acteur, c'est à vous
d'en juger. Mais j'ai réussi, du moins avec mon salaire.

Ma mère était israélienne et mon père palestinien. J'ai donc essayé les deux
côtés... J'ai rejoint les para-tireurs israéliens, et après trois ans, j'ai tenté de
rejoindre l'Organisation de libération de la Palestine. Ensuite, j'ai passé deux ans
aux Philippines avec les es champignons magiques dans la jungle... **Il fait signe
que sa tête est en train d'exploser...** et j'ai perdu toutes mes identités.

Je suis revenu et j'ai dit : « D'accord, tu as un don. Tu n'es pas seulement
consciemment dénationalisé, tu es aussi divisé à l'intérieur de toi -même.
Profites-en .

Aujourd'hui, je vis en essayant de mettre en œuvre ce que je pense dans mon
corps, dans mes actes, dans ma vie quotidienne. Mais pour raconter mon
histoire, je dois commencer par ma mère.

Arna entre en scène...

**ARNA MER KHAMIS
ACTIVISTE ET ENSEIGNANTE
MÈRE DE JULIANO MER KHAMIS**

ARNA : Je suis née (en 1929) dans une petite communauté de Palestine. Ces collines rocheuses mais verdoyantes, situées entre la mer de Galilée et la frontière libanaise, étaient à l'époque sous mandat britannique.

JULIANO : En 1948, ma mère s'est engagée dans les forces spéciales, luttant pour la création de l'État israélien, expulsant les Palestiniens de leur patrie. Lorsqu'elle a réalisé que tout ce qu'on lui avait appris était un gros mensonge, je la cite, "qu'elle participait au nettoyage ethnique de la Palestine", elle a décidé de quitter l'État (l'armée) d'Israël.

ARNA : La terre, source de subsistance et fondement de toute une culture (palestinienne), est passée aux mains d'autres personnes par le simple vol ou le déplacement forcé. Cela a laissé une profonde blessure dans mon âme. Si une moitié de moi est intacte, l'autre porte la terrible douleur de cette réalité.

JULIANO : Elle rejoint le parti communiste. C'est là qu'elle rencontre mon père, Saliba, un chrétien palestinien de Nazareth. Il est beau, elle est belle et ils tombent amoureux. Ils se marient et ont trois fils. C'est un grand scandale.

Ma mère devient évidemment une militante pour la libération de la Palestine. Elle devient antisioniste. Mais soyons clairs, car les gens s'inquiètent lorsqu'ils entendent cela. Être antisioniste ne signifie pas être antijuif.

ARNA : C'est sur cette terre qu'ont été semées les graines du racisme et de la souffrance, des guerres, de la mort et de la douleur.

Une nation (palestinienne) entière se tient devant nous, privée de droits de l'homme, où les enfants grandissent entourés d'images de soldats, de pierres et de fusils.

JULIANO : Ma mère s'est formée pour devenir thérapeute par les arts, mais on lui a interdit d'enseigner dans les écoles israéliennes parce qu'elle était mariée à un Palestinien communiste, arabe et chrétien.

Les choses étaient difficiles et elle a même travaillé dans le bâtiment en tant qu'ouvrière illégale.

Puis, dans les années 80, au début de la première Intifada, elle a emporté son savoir-faire et elle est venue s'installer au camp de réfugiés de Jénine.

Ahmed rejoint la scène...

**AHMED TOBASI
COMÉDIEN & METTEUR EN SCÈNE
JENIN REFUGEE CAMP**

TOBASI : Je suis né dans le camp de réfugiés de Jénine. Ma grand-mère a été expulsée de son village en 1948 et a fait partie de la première génération qui a fui ici. Il y a toujours eu des soldats israéliens, des personnes recherchées, des attaques, des martyrs, des chars, l'armée, des tirs.

Nous avons très peu accès à la nourriture et à l'électricité et nous vivons dans des maisons très simples, mais, malgré ça, quand j'étais enfant, je m'amusais.

JULIANO : Ma mère vient d'apparaître dans les rues (du camp), elle a du papier, des crayons. C'est une femme blonde aux pieds nus, avec une grande robe blanche qui ressemble à un pyjama d'hôpital psychiatrique.

TOBASI : J'étais très petit, et j'ai vu cette vieille dame, portant le foulard palestinien, et autour d'elle, une file d'enfants par terre d'au moins 50 mètres de long, en pleine activité artistique, en train de peindre et de dessiner.

ARNA : On a déroulé du papier, distribué des couleurs et des pinceaux, et on a pu voir des centaines d'enfants rire et crier, peignant leurs pensées et leurs rêves, leur colère et leur espoir dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

JULIANO : Lentement, jour après jour, les gens commencent à lui faire confiance et l'invitent à venir prendre le café.

ARNA : Nous avons mis en place un réseau de foyers communautaires pour enfants. Il offrait une bibliothèque, des jeux, une chorale et un centre de défense des droits de l'homme pour les jeunes détenus.

TOBASI : J'ai commencé à aller dans les maisons d'enfants. La plupart des enfants du camp y allaient.

JULIANO : Tu sais, parce que (pendant la première Intifada) le système éducatif officiel s'est effondré... les enseignants étaient en prison... les écoles ont été fermées...

ARNA : Ces enfants se sont donné la main dans une bataille pour la liberté avec une pierre et un pneu enflammé.

Ils ont crié leur passion pour la liberté, pour la fin de l'oppression et de l'humiliation et pour l'espoir d'une vie meilleure, l'espoir de l'Intifada.

C'est là que nos chemins se sont croisés.

Yousef entre en scène...

**YOUSEF SWAITAT
JEUNE ACTEUR
THE STONE THEATRE**

YOUSEF : J'ai rencontré Arna dans la rue. Je voulais comprendre pourquoi elle était venue ici.

Nous jouions déjà au théâtre, mais ce n'était pas sérieux. Nous n'avions personne pour nous guider.

Puis Juliano, le fils d'Arna, est arrivé.

JULIANO : (Ma mère) a reçu le Right Livelihood Award. Avec l'argent du prix, elle a construit un petit théâtre au milieu du camp, appelé « The Stone Theatre ». En tant qu'acteur, je me suis occupé des activités théâtrales.

YOUSEF : Juliano m'a beaucoup appris. Des choses que je pourrais utiliser à l'avenir.

JULIANO : J'ai réussi à réunir un bon groupe de jeunes et nous avons fait un très bon spectacle.

TOBASI : « La petite lanterne » est la première pièce que j'ai vue. Il y avait des lumières, des costumes, des décors... Je n'en croyais pas mes yeux...

YOUSSEF : Je jouais l'un des ministres qui essayaient de voler le soleil à la reine.

TOBASI : L'histoire est de l'écrivain Ghassan Kanafani, qui l'a offerte en cadeau à sa nièce. Lorsque les Israéliens ont fait exploser la voiture qui a tué Ghassan, sa nièce est morte avec lui.

YOUSSEF : J'ai appris que je pouvais m'opposer à l'occupation israélienne par le biais du théâtre. Je peux dire aux gens ce que je ressens. Ce que je veux et ce que je ne veux pas. Si j'aime la vie ou non.

ARNA : Notre tâche n'a jamais été facile. Elle n'était pas pavée de roses, mais minée de balles et de soldats, de mères anxieuses et d'enfants effrayés dont les blessures n'ont pas encore cicatrisé.

YOUSSEF : Je n'exagère pas, Juliano est comme un frère pour moi, et j'aime Arna comme ma propre mère... encore plus...

ARNA : Je suis venue vers ces enfants avec le fardeau de mon passé, ma moitié brisée.

J'ai essayé de déchirer le voile de l'hypocrisie et du crime, qui les laisse blessés sur le champ de bataille sans premiers soins.

Nous n'arrêterons pas notre lutte au nom de ces enfants et de tous les autres jusqu'à ce que la paix et la liberté puissent jaillir de leurs rêves et devenir réalité.

ARNA quitte la scène...

JULIANO : Au milieu des années 90, après la mort de ma mère d'un cancer, le théâtre a été fermé et je ne suis pas retourné à Jénine pendant cinq ans.

Juliano, Tobasi et Yousef quittent la scène...

RÊVES DE LA LIBÉRATION DE LA PALESTINE HISTORIQUE

Bakri entre en scène...

MOHAMMED BAKRI
ACTEUR ET METTEUR EN SCÈNE
METTEUR EN SCÈNE DE « JENIN JENIN »

BAKRI : J'ai grandi avec des valeurs de libération, avec l'idée que nous devrions tous être des révolutionnaires.

À l'âge de 15 ans, je rêvais d'aller au Liban à pied pour devenir un combattant, et sur le chemin, alors que je traversais la forêt, un tigre m'attaquerait, je le tuerais et je le traînerais derrière moi en continuant mon chemin.

Ce tigre serait mon ticket d'entrée dans l'Organisation de libération de la Palestine, et je serais un héros. Que veux-tu de plus ? J'ai tué un tigre !

Et c'est effectivement ce qui s'est passé : je suis parti pour aller au Liban avec l'intention de tuer le tigre.

Mais sur mon chemin de révolutionnaire, alors que la nuit tombait et que l'obscurité régnait, j'ai eu peur, m'imaginant entouré de monstres et de hyènes, et j'ai décidé de rentrer à la maison.

C'étaient des rêves, les rêves d'un enfant qui voulait devenir révolutionnaire mais qui n'avait pas le courage de tuer un tigre, alors tout cela restait un rêve.

Mais j'avais une obsession. C'est peut-être pour cela que je me suis tourné vers le cinéma et le théâtre, car il est possible de réaliser des rêves de libération, non pas par la lutte armée, mais par la culture.

J'étais acteur et je jouais sur scène à Nazareth lorsque la nouvelle d'un massacre dans le camp de réfugiés de Jénine a commencé à se répandre. Nous pouvions entendre les bombardements depuis la scène et nous avons donc

décidé d'arrêter la pièce. Je suis allée à la manifestation avec Valentina, ma collègue.

Lors de la manifestation, un vieil Israélien en uniforme de l'armée, les yeux fous, a sorti une arme automatique et a commencé à nous tirer dessus. Valentina a reçu une balle dans la main.

C'était la première fois de ma vie que j'assistais à une telle scène, que je voyais une telle quantité de sang.

Et j'ai commencé à penser : si ces soldats nous donnaient toute cette haine alors qu'ils vivent en paix, que ferait l'armée israélienne à Jénine, où il y a une résistance féroce ?

J'ai loué une jeep, une caméra et un appareil sonore.

Je m'infiltrais dans les montagnes, une zone militaire fermée. Les convois de l'armée israélienne passaient et nous avons marché jusqu'à Jénine.

Quand j'ai vu la situation là-bas et l'ampleur de la destruction à Jénine, je me suis senti paralysé, je ne savais pas quoi faire, mon corps tremblait.

J'ai réussi à maîtriser mes nerfs et, pendant cinq jours consécutifs, j'ai filmé tout ce qui me tombait sous les yeux. Un acte spontané avec mes moyens limités... Marcher dans les rues et filmer les gens que je rencontrais.

Dès la première projection de mon documentaire, « Jenin Jenin », il y a eu des protestations, des menaces de vengeance et des intimidations. Les tentatives de me réduire au silence font de mon expérience une leçon pour ceux qui envisagent d'entreprendre des actions critiques à l'égard d'Israël.

Les procès et les poursuites durent depuis 20 ans, de 2002 à aujourd'hui. Je suis fatigué, fatigué, les mêmes histoires, les mêmes accusations.

En 2021, j'ai été condamné à une amende de 55 000 dollars pour diffamation à verser à un capitaine de l'armée israélienne qui a participé à l'invasion du camp de Jénine.

Le juge a ensuite ordonné que le documentaire soit définitivement interdit de diffusion.

Aujourd'hui, je continue à raconter mon histoire parce que je ne vois pas d'autre solution, et je ne vois pas d'autre moyen de résoudre mon cas que de l'exposer au monde entier.

Mon rêve est de raconter la grande histoire de la Palestine, de ma vie et de nos vies.

Mais pour l'instant, je vais aller fumer.

BAKRI quitte la scène...

**L'HISTOIRE DU FREEDOM THÉÂTRE
CAMP DE RÉFUGIÉS DE JENIN
2001 – 2006**

Juliano & Yousef entrent en scène...

**YOUSSEF SWAITAT
JEUNE ACTEUR
THE STONE THEATRE**

YOUSSEF : À mes frères, à ma famille, à ma chère mère, à mes proches. Je vous salue et vous dis au revoir. Ne soyez pas tristes. C'est un sacrifice.

**JULIANO MER KHAMIS
CO-FONDATEUR ET DIRECTEUR ARTISTIQUE
THE FREEDOM THEATRE**

JULIANO : En octobre 2001, Yousef, mon élève comédien, s'est rendu en Israël au volant d'une jeep volée avec son ami Nidal. Lorsqu'ils sont arrivés au

centre-ville, ils ont ouvert le feu sur les gens autour d'eux. Quatre femmes ont été tuées et beaucoup d'autres ont été gravement blessées. Quelques instants après le début de la fusillade, une patrouille de police voisine est arrivée sur les lieux.

Ils ont abattu Nidal alors qu'il conduisait. Yousef a sauté de la jeep et a été abattu quelques mètres plus loin...

Désolé... C'était le boute-en-train du groupe. C'était le garçon le plus charmant, mon meilleur élève, talentueux, étonnant, beau, qui n'avait jamais pratiqué la violence de sa vie, et il fait ça.

Yousef quitte la scène...

Quelques mois plus tard, l'armée israélienne a envahi le camp de réfugiés de Jénine. Pendant 10 jours, le camp a lutté pour résister.

Quelques jours après la levée du siège du camp par les Israéliens, je m'y suis rendu. Je voulais voir ce qui était arrivé aux enfants à qui ma mère avait enseigné... à mes étudiants acteurs de théâtre... pourquoi Yousef avait choisi une mission suicide... pourquoi certains avaient rejoint la lutte armée....

Tobasi entre en scène...

AHMED TOBASI
COMÉDIEN & METTEUR EN SCÈNE
JENIN REFUGEE CAMP

TOBASI : Vous ne pouvez pas croire ce que nous avons vécu lorsque les Israéliens ont envahi le camp de réfugiés de Jénine.

Je n'étais qu'un jeune homme de 17 ans armé d'un AK 47, essayant de défendre ma maison contre l'une des plus grandes armées du monde.

C'était comme un film d'animation : les bruits, les tirs, les Apaches, les chars. Je voyais mes amis mourir sous mes yeux.

Des explosions dans le ciel, comme des feux d'artifice. Vous ressentez chaque fusée à mesure qu'elle s'approche . Chaque nuit ressemblait à une année. Vous comptez chaque instant.

J'ai reçu une balle dans le bras, mais il n'y avait ni hôpital ni ambulance. Les gens m'ont donc simplement pansé et nous avons continué à nous déplacer de maison en maison, alors que chaque maison était bombardée ou détruite au bulldozer, que le camp de Jénine était détruit et qu'il n'y avait nulle part où aller.

Les soldats m'ont arrêté. Beaucoup d'hommes de Jénine ont été emmenés. Certains étaient dans la résistance, d'autres non.

Je n'ai pas eu de véritable procès ; il n'y avait pas de preuves contre moi. Et même s'il y en avait, qu'aurait-on dit ?

J'ai tenu un fusil et défendu mon camp contre une armée d'invasion ? Une bombe est tombée à côté de moi, et je n'ai pas été réduit en miettes ?

On m'a tiré dessus et je ne suis pas mort ?

J'ai été condamné à quatre ans de prison dans le désert du Néguev.

J'avais 17 ans.

Tobasi quitte la scène...

JULIANO : Pendant l'invasion du camp de Jénine, la plupart de mes élèves comédiens ont été tués, à l'exception de Zakaria Zubeidi.

Zakaria rejoint la scène...

La mère de Zakaria a été tuée par balle et son frère a été tué. Zakaria est devenu un leader de la résistance armée et est désormais l'homme le plus recherché d'Israël.

(De nombreux combattants ont été tués ou emprisonnés). La résistance armée était à genoux et une amnistie leur a été proposée s'ils déposaient leurs armes, ce qu'ils ont fait...

ZAKARIA ZUBEIDI

**COMBATTANT DE LA RÉSISTANCE ARMÉE COFONDATEUR
THE FREEDOM THEATRE**

ZAKARIA : Ces armes, si elles ne sont pas remplies de valeurs et de politique et d'un véritable leadership honnête, d'un leadership de libération, je ne veux plus me battre.

JULIANO : Nous (les Palestiniens) étions enragés, en colère, frustrés, désespérés. Nous devons commencer une nouvelle forme de résistance.

ZAKARIA : Nous devons construire ce leadership à partir de rien et pour cela, le meilleur moyen est de créer un lieu artistique, le « Freedom Théâtre ».

JULIANO : J'ai quitté la société israélienne parce que je pensais qu'il était temps de quitter la barrière et de faire quelque chose. Et nous avons commencé à construire le théâtre.

ZAKARIA : L'occupation a détruit mon enfance. Aujourd'hui, le théâtre est de retour et nous permet de développer un récit différent.

JULIANO : C'est un lieu où l'on peut rejoindre le peuple palestinien dans sa lutte pour la libération avec de la poésie, de la musique, du théâtre, des caméras.

ZAKARIA : C'est un parapluie pour tout le monde.

JULIANO : Il offre les éléments fondamentaux de la vie, aux enfants, aux adultes, aux femmes et aux hommes. La liberté. De dire, de maudire, de se concentrer, de jouer, de créer, tout d'abord. Et puis bien sûr, avec tous les outils possibles, la photographie, la thérapie par le théâtre, les ordinateurs, les caméras vidéo, l'éclairage, tout ce dont la personne a besoin, juste pour échapper à des années d'occupation.

ZAKARIA : Par le biais du théâtre, nous pouvons parler au monde et donner un message différent de celui où nous sommes considérés comme des terroristes.

JULIANO : Briser le mur, non pas physiquement mais métaphoriquement, en créant les conditions de l'espoir.

ZAKARIA : J'ai fait sauter la serrure du théâtre avec la crosse de ma mitrailleuse. On ne peut pas séparer la résistance armée de la résistance culturelle.

JULIANO : L'art ne peut pas vous libérer de vos chaînes. Mais il peut générer et mobiliser le discours de la liberté, créer un débat, exposer.

ZAKARIA : Je ne voulais pas devenir un combattant de la résistance armée, mais c'est ce que la vie m'a donné. Je voulais être acteur. Je voulais être Roméo. Aujourd'hui, au Freedom Théâtre, d'autres aussi peuvent avoir cette chance.

Tobasi rejoint la scène alors que Zakaria s'en va...

**AHMED TOBASI
COMÉDIEN & METTEUR EN SCÈNE
JENIN REFUGEE CAMP**

TOBASI : Après quatre ans, je suis sorti de prison et je suis revenu au camp de réfugiés de Jénine. J'avais 21 ans. Pas de travail. Pas d'avenir. Tout en vous a changé. Les gens qui sortent de prison ont perdu la tête, , et j'étais proche de la mort, mentalement.

JULIANO : Je ne vais pas prétendre ici enjoliver la situation. Elle est sombre. Il n'y a pas d'espoir en Palestine. Le plus grand rêve, c'est la mort.

TOBASI : J'ai grandi avec toute cette folie, les invasions, les tanks, les roquettes, les balles, les meurtres. Israël, l'Occident, l'Europe, les États-Unis avaient tout préparé pour que moi, jeune Palestinien prenne un certain virage.....

Mais lorsque j'ai rejoint le théâtre, un petit trou s'est ouvert dans mon esprit.

Comme un enfant qui joue dans le jardin et qui découvre une petite porte qui l'emmène dans un autre monde... C'était magique.

Juliano, Tobasi & Zakaria quittent la scène...

CONSTRUIRE UNE IDENTITÉ NATIONALE CENTRE CULTUREL DE YABOUS JERUSALEM

Rania entre sur scène...

**RANIA ELIAS
DIRECTRICE
YABOUS CULTURAL CENTRE**

RANIA. Il n'est pas aisé de répondre à la question « qui suis-je ? » mais la réponse est simple, je suis la mère de quatre enfants et d'un chien.

J'ai quarante-neuf ans et je ne suis pas effrayée d'annoncer ça parce que vieillir c'est super... Chaque expérience est une opportunité d'apprendre.

J'aime la vie, et tout ce que je fais est fait avec amour.

J'ai décidé dès le départ de laisser une trace, peu importe où je travaille. M'engager avec passion.

Les accords d'Oslo avaient indiqué le sort de Jérusalem , avec le plan israélien d'occuper la ville entièrement.

Nous avons donc fondé le centre culturel de Yabous en 1995 pour renforcer la vie artistique à Jérusalem. C'était le début d'un défi, une tâche impossible pour garder Jérusalem notre capitale palestinienne, sur la carte. Nous étions pauvres, nous fabriquions quelque chose à partir de rien si ce n'est nos efforts et nos idées.

En 25 ans, nous avons créé une base culturelle solide avec des milliers d'activités et Yabous est devenu une des expériences les plus belles de ma vie.

Cependant les défis sont devenus de plus en plus grands .

Il y a des difficultés avec les autorités israéliennes qui surveillent nos locaux et imposent un permis de travail.

De nombreux donateurs n'apprécient pas notre vision, nous devons donc refuser des financements pour rester fidèles à nos valeurs et à notre identité nationale.

Il nous est interdit de travailler avec de nombreux Palestiniens spécialistes dans leurs domaines. Car après la construction du mur, ils ne peuvent plus se rendre à Jérusalem.

Je viens de Bethlehem, je vis à Jérusalem grâce à un permis de regroupement familial, ma situation est donc instable. Les autorités israéliennes ont menacé à maintes reprises de me le retirer si je continuais de travailler à Yabous.

Le centre a été fermé à plusieurs reprises.

Les Israéliens étaient absolument déterminés d'annuler un festival, ils ont arrêté les organisateurs puis ont commencé à pourchasser dans la rue un ballon qui portait le logo du festival.

Récemment l'ambassade des Etats Unis a été relocalisée à Jérusalem et en parallèle le plan d'abolir n'importe quelle institution qui travaille et soutient la culture nationale palestinienne. C'est à ce moment-là que les attaques contre nous se sont intensifiées , ça a commencé par l'arrestation de mon mari et moi.

Il était neuf heures du matin quand l'armée israélienne est arrivée à notre maison.

J'ai réveillé mes enfants et je leur ai dit de ne pas avoir peur.

Ils fouillent notre maison, prennent les documents et projets de recherche, , les certificats d'études, nos photos et passeports.

Ils ont pris d'assaut le centre de Yabous, ils ont tout confisqué et tout chargé dans dans leurs voitures.

Mon interrogatoire a duré 12 heures. Et quand j'ai été libérée sous caution, j'avais interdiction de parler avec qui que ce soit de Yabous pendant un mois, y compris avec mon mari.

Depuis lors, les autorités israéliennes n'ont pas cessé de m'appeler et de me questionner. Nous essayons toujours de récupérer les ordinateurs, documents et dossiers confisqués. Et j'ai subi d'autres interrogatoires et de nouvelles interdictions de contacter qui que ce soit du centre de Yabous.

Aucun crime officiel ne peut nous être reproché, alors ils travaillent de manière détournée en passant par l'intimidation, en obstruant notre chemin et en essayant de nous briser le moral.

Donc oui, les défis à Jerusalem sont énormes.

Et bien sûr, une femme palestinienne forte qui dirige une institution qui se bat, qui peut parler aux médias et qui a des relations avec des milliers de personnes à travers le monde, voilà qui leur est insupportable

Une femme palestinienne qui défie les stéréotypes qu'ils veulent imposer . Et qui travaille à planter les graines de l'identité , de l'amour de Jerusalem et de la Palestine.

Rania sort de scène....

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE CAMP DE RÉFUGIÉS D'AIDA BETHLÉEM

Al Azzah entre sur scène...

**MOHAMMAD AL AZZA
ARTISTE ET PHOTOGRAPHE
LAJEE CULTURAL CENTRE**

AL AZZAH : J'ai commencé la photo comme simple passe-temps artistique en prenant des photos de la vie quotidienne dans le camp : les gens, les enfants, les maisons.

Mais lorsque vous vivez en Palestine, il est difficile de photographier un sujet qui ne soit pas en rapport avec l'occupation militaire d'Israël. La situation vous ramène sans cesse à cela.

J'étais dans mon bureau quand les échanges de feu ont commencé, alors, comme j'en ai pris l'habitude, je me suis mis devant la fenêtre pour prendre des photos.

Environ 10 soldats israéliens déambulaient à travers le camp, tiraient, utilisaient du gaz lacrymogène et des grenades sonores comme bon leur semblait.

Je continuais à prendre des photos, et les soldats se rapprochaient. Ils sont arrivés au bureau où je me trouvais penché à la fenêtre et ils ont hurlé : « RENTRE CHEZ TOI MAINTENANT ! »

À cette époque, ils étaient extrêmement violents et menaçants donc j'ai obéi en fermant la fenêtre, mais à ce moment, un des soldats a dirigé son arme contre moi et a tiré.

La balle m'a touché au visage : ils m'ont tiré dessus avec l'intention de me tuer ; si je n'avais pas été au deuxième étage, je serais mort.

Je criais et je les entendais rire aux éclats. J'ai commencé à beaucoup saigner.

Je pensais que j'allais mourir. Mais j'étais plus inquiet à propos de l'appareil que de moi-même, car il contenait des photos du soldat qui avait tiré.

J'ai été hospitalisé pendant 17 jours. Mes yeux ont été déplacés de leurs orbites, et ils m'ont mis des pièces en platine pour réparer les os. Ils m'ont opéré 3 fois.

Je ne pouvais pas manger car ma bouche était immobilisée, , je buvais des aliments liquides avec une paille.

A la sortie de l'hôpital, ma sœur m'a hébergé. Une nuit, environ 40 soldats ont forcé la porte de chez mes parents et ont tout défoncé dans leur maison . Ils leur ont donné un avis de convocation qui m'était destiné, exigeant que je m'y rende .

J'avais besoin de prendre régulièrement des médicaments et de voir un docteur pour mon suivi post-chirurgie. Si je me rendais, tout ça ne serait plus possible.

Pendant 2 mois, j'ai habité clandestinement dans plusieurs maisons de Bethléem pendant que l'armée continuait de prendre d'assaut ma famille.

Lorsque que l'état de mon visage s'est amélioré, je suis retourné chez moi. Une nuit, ils sont venus et sont entrés.

J'ai couru et j'ai réussi à m'enfuir, alors ils ont attaqué ma famille, grands-parents compris.

C'était une longue nuit. Mais à la fin, ils m'ont retrouvé et ont commencé à me frapper. Je les ai suppliés de ne pas frapper mon visage, mais, entendant cela, ils y ont dirigé leurs coups. Ils m'ont ensuite retenu à la base militaire pendant 12 jours. Ils n'ont trouvé aucune preuve à leurs accusations.

J'ai été transféré devant 5 tribunaux, mais aucun d'eux n'a pu justifier les charges qui pesaient contre moi.

Finalement, les juges ont décidé de me libérer, exigeant que je paye 500\$ d'amende et que je vienne tous les mois au tribunal pour un interrogatoire. Cela a continué pendant 3 ans.

Je suis retourné sur le terrain pour prendre des photos, mais cette fois, j'ai décidé de ne plus rester derrière la fenêtre de mon bureau : j'ai décidé d'aller au plus près des soldats et de les photographier.

Après qu'il m'ait tiré au visage, que pouvait-il m'arriver de pire ? Ils ont voulu me tuer pour m'empêcher de prendre des photos et des vidéos, mais c'est finalement cela qui me maintient en vie et me fait continuer.

Ils m'ont dirigé vers cette idée : « Être ou ne pas être »

Al Azzah quitte la scène...

L'HISTOIRE DU FREEDOM THEATRE CAMP DE RÉFUGIÉS DE JÉNINE 2006 – 2011

Juliano & Mariam rentrent sur scène....

**MARIAM ABU KHALED
ÉTUDIANTE EN ART DRAMATIQUE
THE FREEDOM THEATRE**

MARIAM : J'avais 18 ans et j'étudiais à l'école des filles.

Je n'étais pas très douée et cela ne m'intéressait pas vraiment. La sœur d'une amie m'a parlé du théâtre, alors j'ai décidé d'aller voir ce qui s'y passait.

La première personne que j'ai vue était Juliano.

JULIANO MER KHAMIS
COFONDATEUR ET DIRECTEUR ARTISTIQUE
THE FREEDOM THEATRE

Juliano parle à Mariam...

JULIANO : Es-tu ici parce que tu veux être actrice ?

MARIAM : J'ai pensé ... attends un peu, je ne sais pas ce que je veux être.
Juliano m'a invitée à voir la scène, j'ai été très surprise...

JULIANO : Si tu veux, nous avons un rôle pour toi.

MARIAM : Je me suis demandé, c'est quoi un « rôle ? ».

JULIANO : Tu n'as qu'à venir faire les répétitions.

MARIAM : Je me suis dit, wow putain, d'accord.
J'ai rejoint la toute première promotion d'étudiants comédiens professionnels.
J'étais vraiment heureuse d'y aller tous les jours et de répéter avec Juliano.

Puis d'un coup y a eu un costume, et je me suis demandée pourquoi il m'a donné
une robe noire alors que tout le monde est en blanc ?

Et il a commencé à m'expliquer l'idée de la pièce...

JULIANO : Peut-être que ce sont des groupes politiques qui s'affrontent...
peut-être que c'est l'ange et le diable... peut-être que c'est le pouvoir des femmes
contre le pouvoir des hommes.

MARIAM: Et je me dit... what the fuck !?

C'était dur, dingue, parce que j'y comprenais que dalle. Ce que c'est que d'être
sur scène en étant fière et ouverte. Je pensais que les femmes, on devait faire
attention à comment on parle et marche, comment on s'assoit. Une fois, Juliano
m'a renvoyée chez moi juste parce que je baissais mon t-shirt de peur que
quelqu'un me regarde le cul. Il y avait des choses dans ma tête dont il était

difficile de se débarrasser.

JULIANO : Israël pousse le peuple palestinien à l'âge de pierre, détruisant l'identité culturelle.

Notre responsabilité en tant qu'artistes est de rebâtir ou reconstruire cette destruction.

Qui sommes-nous ? Notre raison d'être ? Où allons-nous allons ? Qui voulons nous être ?

MARIAM : Il faut oublier toutes ces idées oppressives et être soi-même, découvrir sa voix, son corps et sa liberté.

JULIANO : Nous disons que la liberté d'expression passe avant tout, avant la liberté contre l'occupation.

MARIAM : Avec Juliano, les valeurs révolutionnaires étaient claires dès le début. Nous ne pouvons pas être sur scène sans comprendre pourquoi.

Ahmed Tobasi rejoint la scène...

**AHMED TOBASI
COMÉDIEN & METTEUR EN SCÈNE
JENIN REFUGEE CAMP**

TOBASI : Mon groupe s'appelait les Bad Boys. Oui, parce que nous étions carrément des bad boys.

On passait notre temps dans la rue, pas à l'école, à fumer, parfois même à voler des trucs et les revendre pour manger. Et Juliano aimait ça. Ça l'excitait, il voyait notre putain de potentiel.

Les Bad Boys ont créé le tout premier spectacle du Freedom Theatre. « Le voyage » parlait des enfants du camp qui voulaient aller à la mer, le rêve de tout enfant palestinien.

MARIAM : Ma première expérience d'actrice s'appelait « Fragments ». La «première» est arrivée , je n'y comprenais rien... et d'un coup, il y avait un public et des lumières.

TOBASI : La pièce parlait de la vie des jeunes. Quand ils l'ont vu, le théâtre est devenu une partie d'eux.

MARIAM : Et il y avait des cris et des applaudissements... C'est quoi ce bordel ?

TOBASI : C'était très agréable d'être vu, d'être entendu, d'avoir une compréhension mutuelle. Nous sommes devenus un peu célèbres dans le camp.

MARIAM : Et je n'avais toujours pas dit à ma famille que je faisais du théâtre... Une semaine plus tard, c'était les résultats des examens finaux à l'école, et j'ai échoué. Je l'ai dit à Juliano, il était très content et il riait...

JULIANO : Bravo, c'est bien.

MARIAM : Je ne savais pas quelle était ma mission dans la vie... mais j'ai compris que le Freedom Théâtre était l'endroit où être.

TOBASI : Le théâtre m'a montré qu'il y avait tout un monde dont je ne soupçonnais pas l'existence. Et pour la première fois de ma vie, j'ai dû prendre une décision.

Et mon choix était devenu si clair

Je voulais choisir d'être en vie.

Et maintenant, j'ai pour mission de raconter mon histoire.

Juliano, Tobasi & Mariam quittent la scène...

DES PRISONS DANS LES PRISONS DIFFERENTES PRISONS MILITAIRES ISRAËL

Quatre histoires séparées dites simultanément. Suhail entre en scène...

Suhail entre en scène...

**SUHAIL KHOURY
MUSICIEN & COMPOSITEUR
DIRECTEUR GENERAL DU CONSERVATOIRE NATIONAL DE MUSIQUE**

SUHAIL : Je suis musicien, compositeur, professeur et danseur. Les gens pratiquent l'art dans tous les aspects de leur vie, les vêtements, la nourriture, les outils, la mort... les gens chantent en moissonnant les champs, en cueillant les olives, en pêchant dans la mer, tandis que le berger surveille ses moutons.

Et dans chaque lutte, l'art prend son rôle, pour exprimer la situation, et les artistes, les écrivains et les poètes, prennent les choses en main.

Le meurtre de la mère de mon cousin, Kamal Nasser (un leader, écrivain et poète) m'a grandement impacté. J'avais dix ans, et j'ai commencé à comprendre plus profondément ce qu'il se passait.

Au commencement de la 1ere Intifada, les Israéliens n'ont pas prêté attention à la musique révolutionnaire... Mais ensuite, tout comme ils ont décidé de briser les mains des enfants qui lançaient des pierres, ils ont interdit ces chansons sous toutes leurs formes.

Un jour, je revenais du studio de copie et j'avais secrètement en ma possession environ 6 000 bandes.

Les soldats m'observaient depuis longtemps et l'armée avait spécialement monté une embuscade sur la route. Une embuscade comme celle-ci n'était généralement prévue que pour capturer un leader révolutionnaire.

Ils m'ont arrêté comme si j'étais un terroriste et que ce que j'avais sur moi était une arme.

Dareen entre en scène...

DAREEN TATOUR
POETE, AUTRICE & PHOTOGRAPHE

DAREEN : En 2015, j'ai assisté à l'assassinat de dizaines de jeunes Palestiniens, qui ont été tués de sang-froid.
Je les ai vu tuer une femme au checkpoint parce qu'elle a refusé de retirer son hijab.

Il y a eu l'enlèvement et le meurtre d'un jeune homme de 16 ans par des colons israéliens.

Et le bombardement d'une maison, qui a gravement brûlé un bébé et tué ses parents.

Je me sentais suffoquée, incapable d'exprimer la laideur de ces crimes. Je me sentais coupable en tant qu'être humain et cela me brisait l'âme.
Comment ces enfants peuvent-ils se faire tuer sous nos yeux pendant que nous les regardons ?

C'est une tache sur notre front.

J'ai alors écrit un poème appelant mon peuple à résister à cette violence insensée. C'était le cri de douleur que je ressentais.

J'ai posté le poème sur Facebook.

Il était trois heures du matin et je dormais. Tout à coup, j'entends les cris de ma famille qui dit : « Dareen, les Israéliens viennent t'arrêter ».

Loai entre en scène...

LOAI TAFESH

DANSEUR & CHOREGRAPHE

FONDATEUR NAQSH POPULAR ART TROUPE

LOAI : Je viens d'un quartier pauvre, et ma vie de famille a été assombrie par l'occupation. Ma première arrestation a eu lieu alors que j'étais un étudiant de dix-huit ans, en comptabilité à l'université. J'ai été condamné à 3 ans de prison en raison de mes activités syndicales. Neuf ans plus tard, ma vie ne contenait rien d'autre que le projet d'épouser ma fiancée et de travailler avec mon groupe de danse. Puis j'ai été arrêté à nouveau.

DAREEN : Il y avait des militaires, des policiers, des forces spéciales.

LOAI : Ils ont commencé par faire sauter ma porte d'entrée et par prendre d'assaut ma maison.

DAREEN : Plus de 40 soldats dans ma maison et cinq véhicules blindés bloquant les entrées.

LOAI : Seuls les yeux des soldats étaient visibles. Il s'agit d'une section spéciale qu'on appelle la Division Masquée, et ils hurlent, ils veulent intimider.

DARREN : En me passant les menottes, j'ai demandé à voir un mandat d'arrêt, mais ils ne m'ont rien donné.

LOAI : J'ai été arrêté et j'essaie de comprendre ce qu'il se passe, est-ce un cauchemar ou la réalité ?

DAREEN : Ils m'ont transférée de prison en prison pour m'interroger. Ma famille ne savait pas où j'étais. Je lavais et je portais les mêmes fringues trempées dans lesquelles j'avais été arrêtée.

LOAI : Quand j'ai essayé d'en savoir plus sur les raisons de mon arrestation, ils m'ont répondu qu'ils ne peuvent pas me livrer ces informations car elles sont confidentielles

DAREEN : Ils ont dit qu'ils avaient des documents secrets à mon sujet.

LOAI : J'ai été placé en détention administrative. Il s'agit d'une arrestation préventive basée sur l'idée que vous pourriez faire quelque chose qu'on ne voudrait pas que vous fassiez – une arrestation sans inculpation.

DAREEN : Le juge ne cessait de reporter mon procès.

Ensuite, ils ont examiné mon compte Facebook.

Et après environ 21 jours, ils ont présenté mon poème « Résiste, Mon Peuple Résiste Leur ». Dans ce poème, ils m'accusent de planifier une opération suicide et de soutenir des entités terroristes.

LOAI : Après près de trois semaines d'interrogatoire, l'officier de renseignement demande : « Qu'est-ce que votre groupe de danse enseigne aux enfants ? »
Je réponds... « Danse folklorique ».

Puis, pour me prouver sa théorie de manière provocatrice, l'officier tourne l'écran de l'ordinateur vers moi et me montre deux vidéos du groupe. « Je veux dire, à part la danse folklorique, que leur plantez-vous dans l'esprit ? »
J'insiste... « C'est un groupe d'enfants âgés de six à seize ans qui apprennent la danse folklorique... »

L'officier a commencé à formuler son idée, à savoir que tout ce que je fais dans la culture reflète mon affiliation à un certain parti politique palestinien hostile à Israël.

Je lui ai dit : « Ce n'est pas vrai. Nous ne sommes pas alignés sur un parti politique. Nous rejetons plutôt la présence de l'occupation israélienne et nous l'exprimons à travers nos danses ».

Les Israéliens ont toujours ciblé le front culturel et intellectuel palestinien. Avant eux, le mandat britannique exerçait la même politique, emprisonnant le poète révolutionnaire Nuh Ibrahim et confisquant ses livres, et enfin ils l'ont assassiné. Si mon groupe de danse est donc capable de provoquer l'occupation avec ces deux danses, c'est la preuve que nous allons dans la bonne direction.

Sabaaneh entre en scène...

MOHAMMED SABA'ANEH
DESSINATEUR HUMORISTIQUE

SABAANEH : Je suis un Palestinien né au Koweït.

Naji Al Ali travaillait pour des journaux koweïtiens et était célèbre pour ses dessins sur la Palestine. Lorsque Naji Al Ali a été tué pour son travail, ma mère a commencé à nous parler de notre patrie à travers ses dessins.

Je suis devenu caricaturiste parce que j'aime les dessins animés. Ils sont faciles à comprendre et créatifs dans la formulation des messages .

J'ai été placé en prison pendant deux mois, seul, dans de petites cellules aux murs rugueux, sans fenêtres.

Juste à penser à ce qui allait bien pouvoir m'arriver. Combien de temps vais-je rester ?

LOAI : Dans ce lieu au silence assourdissant, les moments de faiblesse surviennent. Il y a une lutte entre le désir de salut à tout prix et le respect de soi-même et de sa cause. On se demande lequel de ces deux animaux en guerre va-t-on décider de nourrir ?

SABAANEH : C'est une méthode de torture.

SUHAIL : Au cours de l'investigation, j'ai été sujet à de très graves tortures psychologiques et physiques. Ils me demandaient :

« Qui a écrit les chansons ?
Qui les a composées ?
Qui les distribue ?
Et qui les produit ? »

Ils utilisaient une technique appelée « Le Mixeur ». L'interrogateur était grand et fort, il me tenait fermement par les épaules et me secouait avec force pendant

très longtemps. J'ai commencé à sentir tous les organes de mon corps vibrer et se mélanger comme si j'étais en train de mourir.

LOAI : Ils essaient de manière permanente de nous faire cesser de fonctionner, de ne plus être capables d'avoir un comportement normal.

SUHAIL : Ils ont utilisé une méthode connue sous le nom de « L'Etirement ». J'ai été placé sur une chaise sans dossier, les jambes étendues. Un interrogateur avait son pied sur mes parties génitales, et un autre un pied qui appuyait sur ma poitrine. J'ai ressenti une douleur intense.

LOAI : La fin justifie les moyens, et ils étaient prêts à mentir et à inventer n'importe quelle histoire. Ils m'ont dit que ma maison avait été démolie alors que ma famille s'y trouvait. Ils ont dit que ma mère avait été tuée, en me montrant des photos déformées de notre maison et des corps couverts de sang, en disant : « Vous n'avez plus rien à perdre, pourquoi résister à la confession ».

SABAANEH : J'ai décidé que je n'étais pas un prisonnier. Je me suis dit : Je suis un journaliste qui est venu ici pour faire une œuvre d'art sur les prisonniers palestiniens, pour en savoir plus sur leur expérience. J'ai pris des stylos, des crayons et du papier et j'ai commencé à créer des œuvres d'art. J'ai une main rapide, comme celle d'un singe ; c'est ainsi que je dessinais en prison.

SUHAIL : Pendant la torture, certaines mélodies me venaient à l'esprit et je les écrivais dans ma tête.

Au 12ème jour, la torture a atteint un tel degré de violence que j'en suis devenue insensible. L'enquête devenant inutile, ils l'ont arrêtée.

À ce moment-là, j'ai ressenti deux sentiments contradictoires. D'une part, j'étais au bord de la mort à cause de la violence.

Et d'autre part, le contraire, car j'ai appris que j'avais finalement triomphé des interrogateurs.

Ainsi, la mélodie musicale que j'ai créée était un morceau de victoire avec de la contradiction.

SABAANEH : Je n'ai pas seulement dessiné des prisonniers, mais aussi leurs familles qui se trouvent à l'extérieur, dans la grande prison qu'est la Palestine.

LOAI : Nous avons une bibliothèque et je lisais de l'histoire, de la politique, de la philosophie et de la littérature. J'ai essayé de transformer mon expérience carcérale d'un outil d'oppression en une opportunité de m'armer de conscience.

SABAANEH : J'ai décidé d'organiser une exposition, en planifiant les personnes que j'inviterai, le lieu où elle se tiendra et ses thèmes principaux.

J'ai fait sortir en douce toutes mes œuvres d'art avec l'un des prisonniers qui avait été libéré. Et quand je suis sorti, j'ai organisé mon exposition.

DAREEN : Après cinq mois de prison, ils m'ont assigné à résidence. Remarquez l'incohérence : ils ont prétendu que j'avais l'intention de tuer des Israéliens et de mener des opérations terroristes, et au même moment, ils m'ont placé dans une maison dans une colonie israélienne.

Tout ce qu'ils voulaient depuis le début, c'était que je craque et que je m'excuse, et c'est ce que je n'ai pas fait. Des excuses pour quoi ?

SABAANEH : J'y suis resté un peu plus de cinq mois. Ils ont prétendu que j'étais en contact avec un ennemi d'Israël. C'est stupide et déraisonnable.

SUHAIL : Ils n'ont pas trouvé de loi pour me condamner, alors ils ont utilisé une loi datant de l'époque du mandat britannique. Ils ont prononcé un verdict de 15 mois pour incitation à la violence et à la révolution.

LOAI : Au bout d'un an, je suis sorti, mais la prison est restée en moi, me créant des dommages psychologiques en de nombreux endroits.

SUHAIL : Ce n'est que dix ans plus tard que j'ai pu écrire la musique qui m'était venue pendant que j'étais torturé en prison.

LOAI : Une personne a besoin de beaucoup de force pour pouvoir guérir.

DAREEN : La prison reste en moi, et maintenant j'ai l'impression d'être dans une plus grande prison.

LOAI : Je suis en sursis. Si je fais quoi que ce soit qu'ils jugent inacceptable, je serai à nouveau arrêté. Ils m'ont empêché de voyager pendant trois ans.

SABAANEH : Si vous avez peur d'être arrêté ou de tout ce qu'ils peuvent vous faire, ça veut dire que vous ne ferez rien ; ils réussissent à arrêter votre vie.

DAREEN : Après deux ans, six mois et dix-huit jours, j'ai été libéré de mon assignation à résidence.

Les colons ont essayé de me tuer à trois reprises. J'ai reçu de nombreux messages menaçants et racistes. Je me sentais constamment en danger. Je ne pouvais ni travailler, ni étudier, ni publier mes livres.

Si je publiais ou diffusais t mon poème, je retournais en prison. J'ai essayé d'ouvrir de nouvelles portes, mais je n'y suis pas parvenue.

Enfin, je suis partie pour la Suède grâce à une bourse destinée aux artistes menacés. Ici, je poursuis mon combat.

Suhail, Dareen, Loai & Sabaaneh sortent de scène...

UN INSTANT ET NEUF MISSILES CENTRE CULTUREL AL-MISHAL GAZA

Ali Abu Yaseen entre en scène...

**ALI ABU YASEEN
ACTEUR, ÉCRIVAIN, METTEUR EN SCÈNE
COFONDATEUR AL-MISHAL CULTURAL CENTRE**

Ce jour-là nous devions jouer une pièce au Centre culturel Al-Mishal, à Gaza.

14 jeunes filles participaient à ce spectacle ; il s'agissait de leurs droits.

Soudain, un agent du Programme de Développement de l'ONU nous appelle et nous ordonne d'annuler sans donner aucune raison.

Nous avons cessé les répétitions et renvoyé tout le monde à la maison.

Jamais je n'avais remis un spectacle à plus tard.

Je suis rentré chez moi, et les Israéliens ont commencé à bombarder Gaza, et les roquettes ont ébranlé la ville.

Les bombes atterrirent près du théâtre. Je craignais que le centre culturel soit endommagé, que les vitres soient brisées, que le décor de la pièce s'effondre.

Je me suis habillé et je suis sorti.

J'ai longé une rue sur 200 mètres ; la fumée et la poussière assombrissait l'air comme s'il faisait nuit, on ne distinguait même pas ses doigts.

En avançant, j'ai commencé à y voir plus clair.

Le théâtre était détruit... destruction intégrale. Plus rien. Tout ce qui distinguait ce lieu avait disparu... le centre culturel n'existait plus, c'était maintenant un trou... un bâtiment de six étages transformé en cratère profond de deux étages.

Comment était-ce possible ?

Les décors des pièces, les costumes que j'avais dessinés, mes espoirs et mes rêves, l'effort et la fatigue, tout s'est écroulé en une seconde.

Je suis là, debout, des pensées déferlent dans ma tête comme des vagues, la tristesse me dévore le cœur, comme si la disparition du décor entraînait celle de la joie.

Les visages des jeunes que je formais défilaient devant moi, les rires des enfants s'étaient maintenant éteints.

Aujourd'hui encore, je n'arrive pas à croire que le théâtre a disparu, emportant quatorze ans de notre travail en un instant et neuf missiles.

Notre théâtre était devenu une flamme théâtrale, et ils l'ont étouffée.

Depuis le bombardement, nous avons fait plusieurs représentations sur les décombres.

Le théâtre fait partie de nous et nous, les artistes, nous continuons, que ce soit dans un bâtiment, ou pas... Nous ferons du théâtre sur les arbres, en mer, sous l'eau.

Nous avons créé des artistes, et nous resterons et serons des artistes.

L'HISTOIRE DU FREEDOM THEATRE CAMP DE RÉFUGIÉS DE JÉNINE 2011

Juliano et Tobasi entrent en scène...

**JULIANO MER KHAMIS
COFONDATEUR ET DIRECTEUR ARTISTIQUE
DU FREEDOM THÉÂTRE**

JULIANO : Mesdames et Messieurs, bienvenue à notre création d'« Alice au pays des merveilles ».

Je rêve que le Freedom Theatre soit à l'origine d'une importante résistance culturelle, créant un mouvement politique et artistique qui élève sa voix contre la discrimination.

L'espoir survivra à Jénine. C'est peut-être précisément la mort de ma mère Arna qui l'a fait naître.

Parfois, les morts sont plus puissants que les vivants. On a le sentiment que l'idée ici est enracinée, , elle ne fera que grandir et je ne crois pas que quiconque puisse l'arrêter.

La troisième Intifada doit être culturelle.

AHMED TOBASI
ACTOR & ARTIST
JENIN REFUGEE CAMP

TOBASI : Le 4 avril 2011, Juliano Mer Khamis a été assassiné. Il a été abattu de cinq balles par un inconnu masqué à deux pas du Freedom Theatre.

Il a laissé derrière lui son fils en bas âge, ses deux filles et sa femme qui était enceinte de jumeaux.

Juliano avait récemment dirigé ses élèves dans une mise en scène d'*Alice au pays des merveilles*.

Juliano quitte la scène...

Je n'avais pas réalisé que nos vies seraient toujours en danger, même en tant qu'artistes.

Un esprit ouvert est un esprit dangereux, et la culture nous a rendus dangereux. Juliano nous a appris à utiliser l'art comme une arme pour le changement...

Comment la scène peut être aussi puissante qu'une AK 47... Comment la culture est une forme de résistance.

Nous avons appris qu'avec l'art, nous pouvions remettre le monde en question.

Comment nous pouvons faire face à nos vies , à nous même, à notre communauté, défier nos oppresseurs , et confronter les difficultés de l'humanité...

Juliano est mort en nous enseignant cela...

Nous devons maintenant le transmettre à la prochaine génération.